

## « LA FIN DU TEMPS »

*Sur Matthieu XIII, 36-43*

*(36) Alors, laissant les foules, il vint à la maison, et ses disciples s'avancèrent vers lui, en disant : « Explique-nous la parabole de l'ivraie dans le champ. » (37) Répondant, il dit : « Celui qui sème la bonne semence c'est le Fils de l'homme ; (38) le champ, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les fils du Royaume ; l'ivraie, ce sont les fils du Mauvais ; (39) l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du temps ; les moissonneurs, ce sont les anges. (40) De même donc que l'ivraie est récoltée et consumée au feu, ainsi en sera-t-il à la fin du temps. (41) Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils récolteront de son Royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'illégalité, (42) et ils les jetteront dans la fournaise de feu ; là seront les sanglots et les grincements de dents. (43) Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles entende ! »*

Sur la demande de ses *disciples*, le maître s'engage dans une opération de décodage de *la parabole de l'ivraie dans le champ*. Or, il est remarquable que, sur les sept équivalences relevées, cinq renvoient à des personnes, comme *le Fils de l'homme*, par exemple, qui est représenté par la *bonne semence*, ou encore à quelque chose comme *le monde*, représenté par *le champ*, c'est-à-dire à des réalités tenues pour présentes, pour existantes, tandis qu'une seule, la *moisson* doit s'entendre comme un moment dans l'avenir. Bien plus, ce moment, non seulement n'est pas là mais, désigné comme celui de *la fin du temps*, il consiste en la disparition d'un élément bien singulier, le *temps* lui-même, qui affecte les personnes comme les choses dans leur existence même et qui n'est lui-même ni quelque chose ni quelqu'un.

Il est d'ailleurs remarquable que la mention de ce moment coïncide, dans le texte que nous lisons, avec le passage du présent, un présent d'habitude, au futur : *De même donc que l'ivraie est récoltée et consumée au feu, ainsi en sera-t-il à la fin du temps*. Le futur caractérisera désormais tous les événements qui seront évoqués, avant qu'un avertissement, lui aussi coloré de futur, ne soit adressé à qui lit ou écoute : *Que celui qui a des oreilles entende !*

Il n'est vraiment pas possible d'en douter, *la moisson, c'est la fin du temps*. Sans doute. Mais n'est-il pas possible d'introduire cette *fin du temps, la moisson*, dans le présent ? Oui, bien sûr. On y est même invité par l'avertissement qu'on vient de rapporter : il est décisif pour l'intelligence de tout ce passage. Ainsi donc, alors même que le *temps* n'est pas fini et pour

que sa *fin* ne coïncide pas avec le moment, encore absent, où *l'ivraie est récoltée et consumée au feu*, il suffit d'ouvrir tout de suite les *oreilles* et d'entendre.

En somme, *tout* laisse penser que *le temps*, au prétexte qu'il a une *fin*, n'est pas, de ce seul fait et pour cette raison même, ce qui nous acheminerait infailliblement vers notre destruction : il suffit, pour cela, que, dès maintenant, dans le temps, nous ne soyons pas, tels de véritables *scandales, de ceux qui commettent l'illégalité* mais, positivement, de ces *justes* qui *resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père*. Et *le temps*, alors même qu'il dure, parce qu'il dure, parce que sa *fin* n'est pas venue encore mais est encore sans cesse différée, peut donc déjà être le champ où se produit l'expérience d'une telle approche et même une saisie du bonheur.

Autrement dit, *la fin du temps* peut être expérimentée dès à présent. Il suffit, pour cela, que par les *oreilles* dont on reçoit ce message on l'*entende* vraiment. Or, cette entente vraie est possible à tout moment. Chaque fois qu'elle se produira, elle sera le fait d'une nouvelle proclamée par *les anges* du *Fils de l'homme* qui ne se contenteront pas d'annoncer un événement mais qui, littéralement, le feront advenir. Ainsi tout au long du *temps* et alors même qu'il dure sa *fin* peut-elle arriver comme le moment où déjà et sans cesse *l'ivraie est récoltée et consumée au feu*.

Quel nom donner à une telle expérience ?

On peut proposer de retenir le nom de foi, parce que cette expérience anticipe réellement dans le présent ce qui sera quand le *temps* lui-même ne sera plus, quand il aura atteint sa *fin*. Et par ce dernier terme, on l'aura compris, il convient donc d'entendre non pas seulement l'achèvement du *temps*, sa cessation, mais, comme y invite le terme employé (*sunteleia*), sa contraction, c'est-à-dire la perfection extrême, ici et maintenant, déjà, sans attendre, de sa densité.

Mais alors le *temps* ne peut plus s'entendre seulement comme l'expérience de l'écoulement, du passage et de l'achèvement. Si l'on estimait qu'il n'est pas autre chose qu'une telle expérience, on le confondrait encore avec quelque chose, bref, avec un objet dont nous pourrions nous distinguer, nous séparer.

Au contraire, par-delà la distinction de l'objet et du sujet, la foi nous invite à penser le temps comme la durée même ou, plutôt, comme une certaine qualification de cette durée, comme la manière par laquelle le temps se ramasse sur lui-même à la plus haute intensité et, ainsi, s'accomplit toujours autrement sans cesse plus qu'il ne se termine et ne s'achève.

N'est-ce pas vers cette pensée qu'on se dirige lorsqu'on fait de la foi l'accès réel mais obscur, dès à présent, à Dieu même ?

Guy Lafon

Paris, le 2 décembre 2011